

Le grand Will

SHAKESPEARE

trad. Jean Gillibert,
Phébus, coll. « Verso »

ALFIERI

Trad. Claude-Henri Rocquet,
(Oreste)
Granit, coll. « La Herse », 100 F

Nous ne possédions donc pas encore la traduction de Shakespeare; seulement des traductions. Nous ne la posséderons jamais. Ainsi la Bible, ou Homère, ou Dante, mais Shakespeare, qui dérouté l'histoire et la biographie, défie plus que personne cet intercesseur littéraire, trop méconnu et sans qui nous ne saurions presque rien de la littérature, qu'est le traducteur. Marguerite Yourcenar faisait remarquer que les trois quarts de ce que nous lisons sont des traductions. Tout bonnement, la « culture

nous, ignares, nous peinons à déchiffrer une pensée jargonante qui est pourtant une pensée forte, novatrice, apportant sur la « maturation du temps » dans *Le Roi Lear* et sur Éros et Mars dans la destinée venimeuse de Cléopâtre, des clartés ardues qui ont guidé une traduction nouvelle, attentive à la destination théâtrale d'une parole:

L'inconfort latent où nous sommes, nous lecteurs, vient d'une double distance: avec le texte original et avec les autres traductions; on ne peut faire du comparatisme ligne à ligne; nous devons accorder confiance, non sans observer comme par hasard que le traducteur de *Peines d'amour perdues* lit « art de vivre » là où René Lalou a lu « la vie de l'art »...

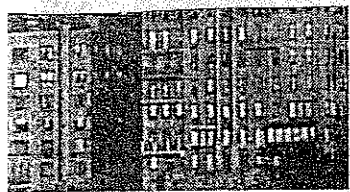
À côté de l'infinie relecture de Shakespeare, Claude-Henri Rocquet fait œuvre ori-

Par Lucien Guissard

on intemporelle,
projet d'une poli-
tique.

mun à ces cou-
lisme, le « libéra-
ogique »: toutes
revisables, et la
te pas. On peut





Harold Stoen (Cedri.)

... tout au plus parvenir à un certain consensus. Le revers de la médaille, c'est qu'on est contraint de renoncer à toute justification ultime, et même au concept de vérité.

Marcel NEUSCH

(1) *La Pensée américaine contemporaine*, sous la direction de John Rajchman et Cornel West. Présentation de l'édition française par Jean-François Lyotard, PUF, 410 p., 195 F.



... uait Brigitte Bardot. (Photo D. R.)

... incroyance » tandis que le P. Jean Cardonnel proposera une « Invitation à Sullivan ». D'autres interventions sont prévues.

générale » n'est pas française. Banalité qu'on ne redira jamais assez, en ces temps d'euro-péanisme lyrique.

Mais nous sommes des affamés à qui on ne peut assurer qu'ils auront à manger la nourriture authentique; il manque toujours quelque chose à la saveur, au goût, à la couleur, à la pureté; toujours subsiste une discordance entre l'original et la traduction, dont parle Julien Green, autre intercesseur hautement qualifié, une « protestation du contenu contre le contenant, un désaccord perpétuel ». Même sans lire l'anglais de Shakespeare, on sent, on entend, dans les meilleurs versions, la dissonance; on sait que Gide peut donner une traduction parfaitement correcte de *Hamlet* mais qu'il y manque la chaleur du vrai, l'inimitable.

Jean Gillibert, écrivain, homme de théâtre, essayiste, traducteur des Grecs, s'est mesuré au grand Will : *Antoine et Cléopâtre*, *Le Roi Lear* et ce texte qui fait courir les exégètes d'abord par son titre pour le moins équivoque : *Peines d'amour perdues*. Le traducteur ici, est poète et psychanalyste. Le poète lit Shakespeare comme un génie du poème, de la parole pour théâtre, sans se soucier des « diadoques soupçonneux », « des pâles lumignons de la linguistique... alors que ce qui se rédime — la vraie rédemption — étouffera dans la gorge les violences informatives des déconstructeurs ». C'est comme cela qu'il a écrit, M. Gillibert! Le psychanalyste n'arrange pas les choses quand le « travail poétique est vraiment d'imagination active, d'une mise debout de la parole dynamique et topique, et non d'un imaginaire mythique, engrammé et répertoire ». Dommage vraiment, car

ginale avec une adaptation, déjà représentée sur scène, de *Oreste* de Vittorio Alfieri (1749-1803). Sur ce thème aussi vieux que l'homme, l'Italien n'imitera ni Shakespeare ni Racine. Il opère, écrit C.-H. Rocquet, « l'alliage de la tragédie grecque et du drame romantique », en demandant des conseils à Voltaire. Le traducteur a pris le parti du vers, mais le décasyllabe plutôt que l'alexandrin. Le danger d'emphase, inévitable quand le texte est lu, sans l'intervention d'une voix qui justifie par son art le grossissement romantique, ce danger ne gêne heureusement pas le plaisir et l'émotion. Drame de la filiation et du meurtre, du pouvoir et du sacré, la légende retraitée par Alfieri exigeait du traducteur une fidélité intelligente et une mesure aussi stricte que possible du ton. Claude-Henri Rocquet sait où commence la dérive du mélodrame.

Ce n'est pas sa seule entreprise théâtrale. Il prépare deux pièces : *Hérode* et *Jessica*; et il nous offre à lire *Rahab*, que je rangerais volontiers dans le genre oratorio, en pensant que cela dit à la fois noblesse oratoire et attitude de l'orant. La courtisane Rahab est un personnage biblique peu familier, bien que l'Évangile la place dans la généalogie de Jésus. Elle entre dans l'univers de la promesse et des préparations. Le nouveau sera accomplissement de l'ancien : Jésus après Josué (le même mot!), Marie-Madeleine après Rahab, la Résurrection après l'Exode, Jéricho la ville avant Jéricho, citadelle du temps et métaphore du monde. Sur ces rythmes, l'auteur écrit une musique profonde : la foi meurt mais pour renaître, avec l'aube d'un amour, et c'est l'image de l'humanité sauvée.

Lucien GUISSARD

LA croix